

« coupables en même temps remis en honneur : « l'innocent subit ce qu'il ne doit pas, et il acquitte « tous les pécheurs de ce qu'ils doivent. Car qu'est-  
« ce qui pouvait couvrir nos péchés, si ce n'était  
« sa justice? comment peut être mieux expiée la  
« rébellion des serviteurs que par l'obéissance  
« du Fils? L'iniquité de plusieurs est cachée  
« dans un seul juste, et la justice d'un seul fait  
« que plusieurs sont justifiés. » C'est ce que dit  
saint Justin, c'est ce qu'il a appris de l'apôtre.  
Voilà, mes frères, ce grand conseil de la sagesse  
de Dieu; conseil profond, conseil inconnu aux  
plus hautes puissances du ciel, que le Père,  
dit saint Justin, n'avait communiqué qu'à son  
Fils, et à l'Esprit éternel qui procède de l'un et  
de l'autre : conseil qui s'est découvert dans les  
derniers temps, et qui a fait, dit l'Apôtre<sup>1</sup>, que  
« la sagesse de Dieu a été manifestée par l'Église  
« aux célestes intelligences : » conseil dont la  
raison ne se doutait pas, et qui ne pouvait monter  
dans le cœur de l'homme; mais que ceux-  
là ont appris qui savent renoncer à leur propre  
sens.

Apportons à Dieu un esprit dompté; abaissons  
nos entendements; portons avec joie le joug de  
la foi, aimons ses saintes ténèbres, adorons Dieu  
humblement dans cette vénérable obscurité; ne  
recherchons pas curieusement, mais adorons avec  
respect les choses divines. « Celui-là est savant,  
« qui ne sait pas seulement où il faut s'avancer,  
« mais où il faut s'arrêter<sup>2</sup> : » comme, dans un  
fleuve, celui-là le connaît qui sait où est le gué,  
et où les abîmes sont impénétrables. « La foi est  
« le chemin à l'intelligence : » *Si non intellexisti,  
crede; intellectus enim merces est fidei*<sup>3</sup>. Quel  
sacrifice d'arrêter son esprit ! Si nous présentons  
à Dieu un esprit vide de ses pensées propres, Dieu  
le remplira de ses lumières. « C'est une grande  
« science de s'unir à celui qui sait tout : » *Magna  
scientia est scienti conjungi*<sup>4</sup>. Ne permettons  
pas à nos sens de mêler ici leurs images, ni à notre  
esprit ses vues, ni à notre jugement ses déci-  
sions. « Que la foi seule décide toutes les ques-  
« tions : » *Questiones omnes una fides solvat*.  
S'il s'élève des doutes, écoutons les paroles de  
Jésus-Christ : car, comme dit le saint martyr  
que je vous ai déjà tant cité<sup>5</sup>, « Dieu a répandu  
« dans les paroles de son Fils je ne sais quoi de  
« terrible et de vénérable, qui a la force d'abais-  
« ser les esprits et de captiver les entendements. »  
Ne combattez pas les doutes par des raisons, ni

<sup>1</sup> Ephes. III, 9, 10.

<sup>2</sup> S. Chrysos. Homil. VIII, in Epist. II ad Tim. t. XI, p. 711.

<sup>3</sup> S. Aug. tract. XXIX in Joan. n° 6, t. III, part. II, col. 515.

<sup>4</sup> S. Aug. in Ps. XXXVI. Serm. II, n° 2, t. IV, col. 266.

<sup>5</sup> Exposit. rect. Confess. int. Oper. S. Just. p. 432.

par des disputes : combattez-les, mais par des  
œuvres; modérez vos passions; fuyez vos plaisirs  
corrompus; réprimez vos emportements. Que  
prétend le malin, quand il jette dans vos esprits  
des doutes subtils? Arrêter le progrès de vos  
bonnes œuvres, vous faire marcher incertains  
entre Jésus-Christ et le monde. Quand, dans un  
cœur défaillant, vous avez peine à espérer l'im-  
mortalité, vous ne savez [ce que c'est que] la vie  
future; vous flottez incertains entre les sens.  
Prenez une voie contraire pour réfuter tous les  
doutes et toutes les tentations qui combattent en  
vous l'Évangile; la pratique de l'Évangile : [met-  
tez] la foi à couvert par les œuvres : votre esprit  
refuse de franchir ce pas, semblable à un cheval  
indompté; poussez-le avec plus de force; ne lui  
permettez pas de se relâcher. L'ennemi affaiblit  
la créance, pour que la volonté se ralentisse :  
engagez si fortement la volonté, qu'elle fortifie  
la créance. Mais vous entendrez mieux cette vé-  
rité dans ma seconde partie.

#### SECOND POINT.

C'était la coutume des apôtres, après que le  
Fils de Dieu avait enseigné quelque grand mys-  
tère, ou proposé au peuple quelque parabole, de  
l'interroger en particulier sur les choses qu'ils  
n'avaient pas entendues; et ils lui disaient ordi-  
nairement : Maître, expliquez-nous ce discours.  
Ce n'est donc pas sans mystère que saint Luc a  
remarqué si expressément que Jésus leur ayant  
parlé de sa passion, non-seulement ils ne com-  
prirent pas ses paroles, mais encore « ils appré-  
« hendaient de l'interroger, et de lui en deman-  
« der l'intelligence : » *Et timebant eum interrogare  
de verbo hoc*<sup>1</sup>. Par où vous voyez manifeste-  
ment qu'une des causes de leur ignorance, c'est  
qu'ils fuyaient la lumière, et ne voulaient en-  
tendre en aucune sorte ce que Jésus leur disait  
de ses humiliations. D'où leur vient ce sentiment  
inusité, et pourquoi est-ce que leur curiosité lan-  
guait en ce point? Les interprètes remarquent que  
l'amour tendre et sensible qu'ils avaient pour le  
Fils de Dieu faisait qu'entendant parler de sa  
croix et de ses souffrances, ils détournaient les  
oreilles, et ne pouvaient consentir à de telles in-  
dignités. J'accorde cette vérité; mais j'ai appris  
des saints Pères et des Écritures divines quelque  
chose de plus profond.

Je dis donc qu'ils comprenaient qu'ils auraient  
leur part aux travaux et à l'ignominie de leur  
Maître; si bien que, lorsqu'il parlait de sa pas-  
sion et de sa mort, ils voyaient assez clairement  
à quoi il les engageait. Il les avait appelés pour  
le suivre et l'accompagner; et ils ne doutaient

<sup>1</sup> Luc. IX, 45.

nullement qu'ils ne dussent participer à tous les  
états de sa vie. C'est pourquoi j'ai observé dans  
son Évangile qu'ils avaient une grande pente et  
beaucoup de facilité à reconnaître ses grandeurs;  
parce qu'ils se laissaient flatter à une douce espé-  
rance d'entrer en société de sa gloire. Que les  
hommes croient facilement ce qui favorise leurs  
inclinations, et ce qui flatte leurs espérances ! Ils  
entendaient parler avec joie de son règne, de ses  
victoires, de son auguste souveraineté, et même  
de sa divinité. Nous ne lisons pas, si je ne me  
trompe, qu'ils eussent peine à recevoir ces ma-  
gnifiques vérités; et il leur fâchait seulement qu'il  
ne déclarât pas assez tôt sa toute-puissance. Il  
n'y a que les mystères de sa passion qu'ils ne  
veulent pas comprendre, de peur d'être envelop-  
pés dans les disgrâces de leur Maître : aussi  
comme ils avaient vu en plusieurs rencontres la  
haine furieuse et envenimée qu'avaient contre lui  
les principaux de Jérusalem, quand ils virent  
qu'il y allait, ils furent saisis d'étonnement : et  
saint Marc a observé « qu'ils le suivaient en  
« tremblant : » *Et sequentes timebant*<sup>1</sup>. Et quand  
il se déclara sur les maux qu'il allait souffrir,  
vous avez déjà vu, mes frères, combien ils ap-  
préhendaient ces paroles. En effet, saint Mat-  
thieu remarque que ce fut aussitôt après qu'il  
eut achevé ce qu'il leur avait dit de sa passion,  
que les deux enfants de Zébédée, comme pour  
changer de discours et dissiper ces idées funè-  
bres, s'approchèrent pour lui demander les pre-  
mières places de son royaume<sup>2</sup> : tant il est vrai  
qu'ils ne voulaient croire que les grandeurs de  
leur Maître pour y avoir part avec lui, et refu-  
saient d'entendre parler de ses peines, par la  
 Crainte d'être appelés à cette société !

Mais j'ai pris garde au contraire, en lisant les  
saintes paroles de Jésus-Christ Notre-Seigneur,  
que c'est dans le même temps qu'il déclare le  
plus ses grandeurs divines, qu'il appuie aussi  
le plus fortement sur ses humiliations. Quand  
ces deux disciples inconsidérés lui demandent  
les places d'honneur autour de son trône, il leur  
présente le calice de sa passion<sup>3</sup>. Au jour de sa  
glorieuse transfiguration, il s'entretient avec  
Moïse et avec Élie de la fin tragique qu'il devait  
faire en Jérusalem; et vous verrez, en saint Mat-  
thieu, que ce fut dans le temps précis qu'ils re-  
connurent sa divinité, qu'il s'attacha plus que  
jamais à les instruire des cruautés inouïes qu'il  
devait endurer à Jérusalem par la malice de ses  
envieux<sup>4</sup>. Tout cela se fait-il en vain? et au con-  
traire ne voyez-vous pas que le Sauveur veut

<sup>1</sup> Marc. X, 32.

<sup>2</sup> Matth. XX, 20.

<sup>3</sup> Ibid. 22.

<sup>4</sup> Luc. IX, 31. Matth. XVI, 21.

BOSSUET. — T. II.

faire entendre aux apôtres, et non-seulement à  
eux, mais encore à nous, à nous qui avons été  
baptisés en sa croix et en sa mort, qu'il n'y a point  
d'espérance d'avoir part à ses grandeurs, si  
nous n'entrons généreusement dans la société  
de ses souffrances?

La voilà, messieurs, cette parole que les apô-  
tres n'entendaient pas, et qu'ils ne voulaient  
pas entendre : c'est qu'il faut souffrir, c'est qu'il  
faut mourir, c'est qu'il faut être crucifié avec  
Jésus-Christ. O qu'ils l'ont entendue depuis,  
lorsqu'ils s'estimaient si heureux d'être mal-  
traités pour son nom? Mais nous, mes frères,  
l'entendons-nous, cette parole fondamentale du  
christianisme? Chrétiens, enfants de la croix et  
des plaies de Jésus-Christ, qui n'approchez ja-  
mais de sa sainte table sans communiquer à sa mort  
et à ses blessures, songez-vous qu'il n'y a point  
de salut pour vous, si vous ne souffrez avec lui?  
O que ce discours est véritable! mais aussi qu'il  
est dur aux sens! ils ne veulent point qu'on l'ap-  
profondisse. Et que j'appréhende, mes frères,  
que vous ne craigniez de m'interroger sur cette  
parole! mais aussi n'attendrai-je pas que l'on  
m'interroge : mais je vous dirai en finissant ce  
que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont ensei-  
gné sur l'étroite obligation que nous avons tous  
de participer à sa croix.

Il y a deux sortes de peines qui exercent les  
enfants de Dieu, dont les unes résultent néces-  
sairement de l'observation de ses saints précep-  
tes, et les autres nous sont envoyées par une  
occulte disposition de son éternelle providence.  
Pesez donc, chrétiens, avant toutes choses, que  
la vie chrétienne est laborieuse, parce que la voie  
du ciel est étroite, et les préceptes de l'Évangile  
forts et vigoureux, qui vont à séparer l'homme  
de lui-même, à le faire mourir à ses sens, à lui  
apprendre à crucifier sa propre chair : car si le  
Sauveur des âmes est entré dans sa gloire par sa  
croix, il a donné la même loi à tous ceux qui mar-  
chent sous ses étendards. « Si quelqu'un veut  
« venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et  
« qu'il porte sa croix tous les jours et me suive<sup>1</sup>. »  
A qui dit-il cette parole? est-ce aux religieux et  
aux solitaires? Ouvrez l'Évangile, lisez : *Dicebat  
autem ad omnes*<sup>2</sup> : « Et Jésus disait à tous. »  
Vous le voyez, c'est à tous qu'il parle, à vous,  
mes frères, qui écoutez, aussi bien qu'à moi qui  
vous prêche. Il faut que nous entendions que la  
vie chrétienne est un travail sans relâche, parce  
qu'il faut à chaque moment nous arracher à ce  
qui nous plaît, combattre tous les jours nos mau-

<sup>1</sup> Luc. IX, 23.

<sup>2</sup> Ibid.

vais desirs: *Caro concupiscit adversus spiritum*<sup>1</sup>: « La chair a des desirs contraires à ceux de l'esprit. » Il faut craindre ce qui nous attire, pardonner ce qui nous irrite, souvent rejeter ce qui nous avance, et nous opposer nous-mêmes aux accroissements de notre fortune; car les moyens légitimes ordinairement sont bien lents, la voie de la vertu longue et ennuyeuse; mais aussi les chemins abrégés sont infiniment dangereux.

Que les hommes aiment ici à être flattés! ils veulent que nous leur fassions un Évangile commode, qui joigne le monde avec Jésus-Christ. Ils consultent, ils font des questions sur la morale chrétienne. Tant que nous nous tenons sur les maximes générales de la régularité, ils écoutent tranquillement: que si l'on vient au détail; si l'on commence à leur faire voir les obligations particulières, si on leur annonce en simplicité les salutaires rigueurs des voies étroites de l'Évangile; si on commence à leur faire voir que ces moyens de profiter ne sont pas permis, que ce commerce est pernicieux, et que « qui aime le péril y périra<sup>2</sup>; » que ces grands divertissements qui semblent innocents sont très-dangereux, parce qu'ils emportent une étrange dissipation qui fait que l'homme s'échappe à lui-même; et qu'enfin il n'est pas permis au chrétien d'abandonner tout à fait son cœur, non-seulement aux plaisirs défendus; *Nec nominentur in vobis*<sup>3</sup>: « Qu'on n'en entende pas seulement parler parmi vous; » mais même aux plaisirs licites, etc. nous éprouvons tous les jours qu'on nous arrête, qu'on nous détourne: on craint que nous n'enfoncions trop avant: on cesse d'interroger, et on appréhende de voir trop clair: *Et timebant eum interrogare de verbo hoc*.

« Celui-là, dit saint Augustin, est un véritable disciple de Jésus-Christ et de l'Évangile, qui s'approche de ce divin Maître, non pour entendre ce qu'il veut, mais pour vouloir ce qu'il entend: » *Optimus minister tuus est, qui non magis intuetur hoc a te audire quod ipse voluerit, sed potius hoc velle quod a te audierit*<sup>4</sup>. Aimons donc qu'on nous mène par les sentiers droits: laissons les voies détournées à ceux qui ne craignent pas de hasarder leur éternité. [Aimons] ce qui abat le règne du péché, la tyrannie de la convoitise, ce qui fait vivre l'esprit. Si cette voie est pénible, consolons-nous, chrétiens: la voie des passions ne l'est guère moins; elle l'est même beaucoup davantage: ce n'est pas seulement la raison qui les combat, elles se contrarient les unes les autres; le monde les traverse.

<sup>1</sup> Gal. v, 17.

<sup>2</sup> Eccl. ii, 27.

<sup>3</sup> Ephes. v, 3.

<sup>4</sup> Conf. lib. x, cap. xxvi, t. 1, col. 184.

Nul ne fait moins ce qu'il veut, que celui qui veut faire tout ce qu'il veut: car pendant que chacun s'abandonne à ses volontés, elles se heurtent mutuellement; et pendant que je lâche la bride à ma volonté, je me trouve arrêté tout court par la volonté d'autrui, qui n'est pas moins violente. Il est plus aisé à ceux qui aiment Dieu de retrancher leurs cupidités, qu'à ceux qui aiment le monde de les rassasier quelquefois: » *Tales cupiditates facilius reseccantur in eis qui Deum diligunt, quam in eis qui mundum diligunt aliquando satiantur*<sup>1</sup>. Quiconque ne résiste pas à ses volontés, il est injuste au prochain, incommode au monde, outrageux à Dieu, pénible à lui-même. Modérons-les, donc plutôt dans la source même; que ce soit plutôt la raison qui retienne nos volontés précipitées, qu'une malheureuse nécessité qui ajoute au désir d'avoir, la rage de n'avoir pas. Si la vertu est un fardeau, celui que le monde impose est beaucoup plus dur: et le joug de Jésus-Christ n'est pas seulement le plus honnête, mais encore le plus doux et le plus léger: *Onus meum leve*<sup>2</sup>.

Mais pendant que vous vous ferez à vous-mêmes une sainte violence pour mortifier en vous les mauvais desirs et dompter vos passions déréglées; ne croyez pas, ô enfants de Dieu, que ce bon Père vous laisse en repos de son côté: Autrefois durant la loi de Moïse, il promettait les fruits de la terre à ceux qui marchaient dans ses commandements. Il n'en est pas de la sorte sous celui qui a dit dans son Évangile, que « son royaume n'est pas de ce monde<sup>3</sup>. » Au contraire, depuis qu'il s'est livré lui-même à la mort, et à la mort de la croix, comme une victime volontaire, il veut que nous croyions, malgré tous nos sens, que les souffrances sont une grâce et les persécutions une récompense. « Personne, dit le Fils de Dieu, ne quittera les avantages du monde pour moi et pour l'Évangile, qu'il ne reçoive le centuple dès le temps présent, avec des persécutions, et dans le siècle à venir la vie éternelle: » *Qui non accipiet centies tantum, nunc in tempore hoc, ... cum persecutionibus, et in futuro saeculo vitam æternam*<sup>4</sup>. Pour la peine d'avoir tout quitté, vous recevrez d'autres peines. Tous n'entendent pas cette parole; mais qui a des oreilles pour écouter, qu'il écoute; qui a le cœur ouvert à l'Évangile qu'il entende ces vérités, et qu'il adore leur salutaire rigueur. Oui, je le dis encore une fois, les grandes prospérités ordinairement sont des supplices, et les châtements

<sup>1</sup> S. Aug. Epist. cccxx, ad Bonif. n° 6, t. II, col. 813.

<sup>2</sup> Matth. xi, 30.

<sup>3</sup> Joan. xviii, 36.

<sup>4</sup> Marc. x, 29, 30.

sont des grâces. « Car qui est le fils, dit l'apôtre<sup>1</sup>, que son père ne corrige pas? car le Seigneur châtie miséricordieusement les enfants qu'il aime. Ainsi persévérez donc sous sa discipline. » Que s'il néglige de vous corriger, poursuit le grand Paul, c'est donc qu'il ne vous tient pas pour des enfants légitimes, mais pour des enfants d'adultère: » *Ergo adulteri, et non filii estis*. S'il vous épargne la verge et la correction, craignez qu'il ne vous réserve au supplice.

Il n'est pas à propos que tout nous succède: il est juste que la terre refuse ses fruits à qui a voulu goûter le fruit défendu. Après avoir été chassés du paradis, il faut que nous travaillions avec Adam, et que ce soit par nos fatigues et par nos sueurs que nous achetions le pain de vie. Quand tout nous rit dans le monde, nous nous y attachons trop facilement; le charme est trop puissant et l'enchantement est trop fort. Ainsi, mes frères, si Dieu nous aime, croyez qu'il ne permet pas que nous dormions à notre aise dans ce lieu d'exil. Il nous trouve dans nos vains divertissements, il interrompt le cours de nos imaginaires félicités, de peur que nous ne nous laissions entraîner aux fleuves de Babylone, c'est-à-dire, au courant des plaisirs qui passent. Croyez donc très-certainement, ô enfants de la nouvelle alliance, que lorsque Dieu vous envoie des afflictions, c'est qu'il veut briser les liens qui vous tenaient attachés au monde, et vous rappeler à votre patrie. Le soldat est trop lâche qui veut toujours être à l'ombre; et c'est être trop délicat que de vouloir vivre à son aise et en ce monde et en l'autre. Il est écrit: « Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez un jour<sup>2</sup>. » Ne s'étonne donc pas, chrétien, si Jésus-Christ te donne part à ses souffrances, afin de t'en donner à sa gloire, et s'il te fait sentir les piqûres de tant d'épines qui percent sa tête. Est-ce être maltraité que d'être traité comme Jésus-Christ? est-ce être maltraité que d'être inquiet où le plus grand malheur c'est d'être en repos?

Par conséquent, chrétiens, montons avec Jésus-Christ en Jérusalem: prenons part à ses opprobres et à ses souffrances: buvons avec lui le calice de sa passion. La matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, le monde assez d'injustices, ses affaires assez d'épines, ses faveurs assez d'inconstances, ses rebus assez d'amertumes, ses engagements les plus agréables assez de captivités: il y a assez de bizarreries dans le jugement des hommes, et assez d'inégalités, de contrariétés dans leurs humeurs. Ainsi, de quelque côté et par quelque

<sup>1</sup> Hebr. xii, 6, 7, 8.

<sup>2</sup> Luc. vi, 25.

main que la croix de Jésus-Christ nous soit présentée, embrassons-la avec joie, et portons-la du moins avec patience. « Regardez, dit le saint apôtre, Jésus-Christ qui nous a donné et qui couronne notre foi. Songez que la joie lui étant offerte, il a préféré la croix, il a choisi la confusion; et maintenant il est assis glorieux à la droite de son Père<sup>1</sup>. » Voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie: « Pensez donc sérieusement à celui qui a souffert une si horrible persécution par la malice des pécheurs; afin que votre courage ne défaille pas, et que votre espérance demeure ferme: » *Ut ne fatigemini animis vestris deficientes*<sup>2</sup>.

Quels vices avons-nous corrigés? quelles passions avons-nous domptées? quel usage avons-nous fait des biens et des maux de la vie? *Et populus ejus non est reversus ad percutientem se, et Dominum exercituum non exquisierunt*<sup>3</sup>: « Le peuple n'est point retourné vers celui qui le frappait, et ils n'ont point recherché le Dieu des armées. » Quand Dieu a diminué nos biens, avons-nous songé en même temps à modérer nos excès? quand la fortune nous a trompés, avons-nous tourné notre cœur aux biens qui ne sont point de son ressort ni de son empire? au contraire n'avons-nous pas été de ceux dont il est écrit: *Dissipati sunt, nec compuncti*<sup>4</sup>; « Ils ont été affligés sans être touchés de componction? » Serviteurs opiniâtres et incorrigibles, qui se révoltent même sous la verge, frappés et non corrigés, abattus et non humiliés, châtiés et non convertis. Pharaon endureit son cœur sous les coups redoublés de la justice; la mer l'engloutit dans ses abîmes.

O Dieu! que nous devons mal les afflictions! Nous sentons la peine du péché, et nous n'en fuyons pas la malice. Notre faiblesse gémit sous les fléaux de Dieu, et notre cœur endurci ne se change pas. « Quand il appuie sa main, nous promettons de nous convertir; s'il retire son glaive, nos promesses s'évanouissent; s'il frappe, nous crions qu'il nous pardonne; s'il pardonne, nous le contrainçons de redoubler ses coups: » *Si feriat, clamamus ut parcat; si parcat, iterum provocamus ut feriat*<sup>5</sup>. L'impatience nous emporte, s'il tarde à nous secourir; nous redevons insolents, s'il est prompt et facile à se relâcher. Quand nous sommes pressés par la maladie, nous demandons du temps pour nous convertir: si Dieu nous rend la santé, nous nous moquons, nous abusons de la patience qui

<sup>1</sup> Hebr. xii, 2.

<sup>2</sup> Ibid. 3.

<sup>3</sup> Is. ix, 13.

<sup>4</sup> Ps. xxxiv, 19.

<sup>5</sup> Ex. Miss. Gallie. t. II, Annal. Eccl. Franc. p. 505.

nous attend : sous les coups, nous reconnaissons la justice qui nous châtie, et après nous oublions la bonté qui nous épargne.

Vous, qui n'avez que Dieu pour témoin ; vous, qui êtes à la croix avec Jésus-Christ, non comme le voleur qui blasphème, mais comme le pénitent qui se convertit ; prenez garde seulement, n'irritez pas Dieu par vos murmures, n'aigrissez pas vos maux par l'impatience. [Rappelez-vous les paroles consolantes que Jésus-Christ adresse à ce pécheur repentant] : « Aujourd'hui vous serez en paradis avec moi : » *Hodie mecum eris in paradiso*<sup>1</sup>. *Hodie*, aujourd'hui ; quelle promptitude ! *Mecum*, avec moi ; quelle compagnie ! *In paradiso*, dans le paradis ; quel repos !

## DEUXIÈME SERMON

POUR

### LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME.

Ignorance, désordre, inconstance de l'homme : loi de Dieu, lumière de l'esprit, règle de la volonté, repos de l'âme.

*Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua.*

*J'ai étudié mes voies, et enfin j'ai tourné mes pas du côté de vos témoignages. Ps. cxviii, 59.*

Puisque la licence effrénée tient maintenant ses grands jours, puisque en haine de la pénitence que nous allons bientôt commencer, le diable s'efforce de noircir ces jours par l'infamie de tant d'excessives débauches ; c'est une institution sainte et salutaire de les sanctifier, autant que nous le pourrons, par des prières publiques et par la parole divine. Mais, comme durant ce temps les hommes ensevelis dans le vin, la bonne chère, les délices brutales, semblent avoir oublié qu'ils sont faits à l'image de Dieu, puisqu'ils égalent leur félicité à celle des bêtes brutes, j'ai cru que je ferais une chose fort profitable à votre salut, si je vous représentais aujourd'hui, avec le prophète David, les vrais devoirs de la vie humaine. C'est pourquoi j'ai choisi ce verset du psaume cent dix-huitième, où ce grand roi et ce grand prophète, après avoir considéré ce qu'il a à faire en ce monde, nous déclare tout ouvertement qu'il n'a point trouvé de meilleures voies que celles de la loi de Dieu : « J'ai étudié mes voies. » Fidèles, rendez-vous attentifs à une délibération de cette importance. Cet excellent serviteur de Dieu, qui nous a laissé les paroles que je vous ai rapportées, dès sa tendre jeunesse

<sup>1</sup> *Luc. xxiii, 43.*

a eu à se défendre de puissantes inimitiés ; il s'est trouvé souvent impliqué dans les dangereux intérêts des princes et des potentats ; il a eu à gouverner un puissant État, où il avait à s'établir contre les restes de la famille de Saül, son prédécesseur ; enfin durant un règne fort long, jusques à ses dernières années, il lui a fallu soutenir l'embarras, non-seulement d'une cour factieuse, et de sa propre maison toujours agitée de cabales, mais encore de cruelles guerres et civiles et étrangères. Toutefois, si vous lui demandez sa pensée touchant ce qu'il nous propose dans ce sage et admirable verset que je vous ai allégué pour mon texte, il ne craindra pas de vous dire que jamais il n'a eu une affaire plus importante. Puis donc qu'étant impuissants de nous-mêmes, d'autant plus que les choses sont de conséquence, d'autant plus nous avons besoin de l'assistance divine : adressons-nous, mes frères, avec une ferveur extraordinaire au Père de toute lumière, afin qu'il lui plaise par sa bonté nous remplir de son Esprit saint aux prières de la sainte Vierge. *Ave.*

Dans cette importante délibération, où il s'agit de déterminer du point capital de la vie, et de se résoudre pour jamais sur les devoirs essentiels de l'homme, chrétiens, je me représente que venu tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, séparée de bien loin du commerce et de la société des hommes, ignorant des choses humaines, je suis élevé tout à coup au sommet d'une haute montagne, d'où, par un effet de la puissance divine, je découvre d'une même vue la terre et les mers, tous les emplois, tous les exercices, toutes les occupations différentes qui partagent en tant de soins les enfants d'Adam durant ce laborieux pèlerinage. C'est avec un pareil artifice que le bienheureux martyr Cyprien fait considérer les vanités du siècle à son fidèle ami Donatus<sup>1</sup>. Élevé donc sur cette montagne, je vois du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations, avec leurs mœurs différentés et leurs humeurs incompatibles, les uns barbares et sauvages, les autres polies et civilisées. Et comment pourrais-je vous rapporter une telle variété de coutumes et d'inclinations ? certes, c'est une chose impossible. Après, descendant plus exactement au détail de la vie humaine, je contemple les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent. O Dieu éternel ! quel tracas ! quel mélange de choses ! quelle étrange confusion ! Je jette les yeux sur les villes, et je ne sais où arrêter la vue, tant j'y vois de diversité. La guerre, le cabinet, le gouvernement,

<sup>1</sup> *Ad Donat. Ep. 1, p. 3.*

la judicature et les lettres, le trafic et l'agriculture : en combien d'ouvrages divers ont-ils divisé les esprits ? Celui-ci s'échauffe dans un barreau ; cet autre songe aux affaires publiques ; les autres dans leurs boutiques débitent plus de mensonges que de marchandises. Je ne puis considérer sans étonnement tant d'arts et tant de métiers avec leurs ouvrages divers, et cette quantité innombrable de machines et d'instruments que l'on emploie en tant de manières. Cette diversité confond mon esprit : si l'expérience ne me la faisait voir, il me serait impossible de m'imaginer que l'invention humaine fût si abondante.

D'autre part je regarde que la campagne n'est pas moins occupée : personne n'y est de loisir, chacun y est en action et en exercice ; qui à bâtir, qui à faire remuer la terre, qui à l'agriculture, qui dans les jardins : celui-ci y travaille pour l'ornement et pour les délices, celui-là pour la nécessité ou pour le ménage. Et qu'est-il nécessaire que je vous fasse une longue énumération de toutes les occupations de la vie rustique ? La mer même, que la nature semblaît n'avoir destinée que pour être l'empire des vents et la demeure des poissons, la mer est habitée par les hommes : la terre lui envoie dans des villes flottantes comme des colonies de peuples errants qui, sans autre rempart que d'un bois fragile, osent se commettre à la fureur des tempêtes sur le plus perfide des éléments. Et là que ne vois-je pas ? que de divers spectacles ! que de durs exercices ! que de différentes observations ! Il n'y a point de lieu où paraisse davantage l'audace tout ensemble et l'industrie de l'esprit humain.

Vous raconterai-je, fidèles, les diverses inclinations des hommes ? Si je regarde de près les secrets ressorts qui les font mouvoir, c'est là qu'il se présente à mes yeux une variété bien plus étonnante. Les uns, d'une nature plus remuante ou plus généreuse, se plaisent dans les emplois violents : tout leur contentement est dans le tumulte des armes ; et si quelque considération les oblige à demeurer dans quelque repos, ils prendront leur divertissement à la chasse, qui est une image de la guerre. D'autres, d'un naturel plus paisible, aiment mieux la douceur de la vie ; ils s'attachent plus volontiers à cette commune conversation, ou à l'étude des bonnes lettres, ou à diverses sortes de curiosités, chacun selon son humeur. J'en vois qui sont sans cesse à étudier de bons mots, pour avoir l'applaudissement du beau monde. Tel aura tout son plaisir dans le jeu : ce qui ne devrait être qu'un relâchement de l'esprit, ce lui est une affaire de conséquence, à laquelle il occupe, dans un grand sérieux, la meilleure partie de son temps ; il donne tous les

jours de nouveaux rendez-vous, il se passionne, il s'impatiente. Et d'autres qui passent toute leur vie dans une intrigue continuelle ; ils veulent être de tous les secrets, ils s'empressent, ils se mêlent partout, ils ne songent qu'à faire toujours de nouvelles connaissances et de nouvelles amitiés. Celui-là est possédé de folles amours, celui-ci de haines cruelles et d'inimitiés implacables ; et cet autre de jalousies furieuses. L'un amasse, et l'autre dépense. Quelques-uns sont ambitieux et recherchent avec ardeur les emplois publics, et les autres plus retenus se plaisent dans le repos et la douce oisiveté d'une vie privée ; l'un aime les exercices durs et violents, l'autre les secrètes intrigues. Et quand aurais-je fini ce discours, si j'entreprenais de vous raconter toutes ces mœurs différentes et ces humeurs incompatibles ? Chacun veut être fou à sa fantaisie ; les inclinations sont plus dissemblables que les visages, et la mer n'a pas plus de vagues, quand elle est agitée par les vents, qu'il ne naît de pensées différentes de cet abîme sans fond et de ce secret impénétrable du cœur de l'homme. C'est à peu près ce qui se présente à mes yeux, quand je considère attentivement les affaires et les actions qui exercent la vie humaine.

Dans cette infinie multiplicité de désirs et d'occupations, je reste interdit et confus ; je me regarde, je me considère : que ferai-je ? où me tournerai-je ? *Cogitavi vias meas* : « J'étudie mes voies. » Certes, dis-je incontinent en moi-même, les autres animaux semblent ou se conduire ou être conduits d'une manière plus réglée et plus uniforme : d'où vient, dans les choses humaines, une telle inégalité, ou plutôt une telle bizarrerie ? Est-ce là ce divin animal dont on dit de si grandes choses ? cette âme d'une vigueur immortelle n'est-elle pas capable de quelque opération plus sublime, et qui ressent mieusement le lieu d'où elle est sortie ? Toutes les occupations que je vois me semblent ou serviles, ou vaines, ou folles, ou criminelles ; j'y vois du mouvement et de l'action pour agiter l'âme ; je n'y vois ni règle, ni véritable conduite pour la composer. « Tout y est vanité et affliction d'esprit, » disait le plus sage des hommes<sup>1</sup>. Ne paraîtra-t-il rien à ma vue qui soit digne d'une créature faite à l'image de Dieu ? *Cogitavi vias meas* : Je cherche, je médite, j'étudie mes voies ; et pendant que je suis dans ce doute, Dieu me montre sa loi et ses témoignages ; il m'invite à prendre parti dans le nombre de ses serviteurs. En effet, leur conduite me paraît plus égale, et leur contenance plus sage, et leurs mœurs bien mieux

<sup>1</sup> *Ecc. 1, 14.*